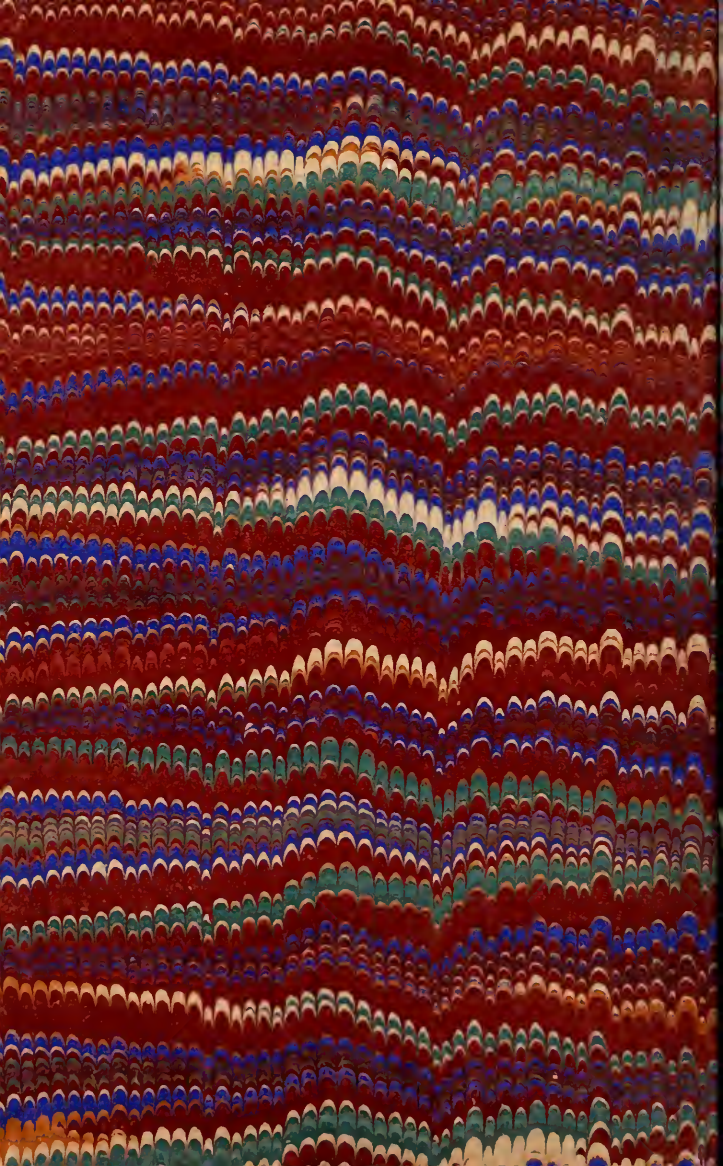
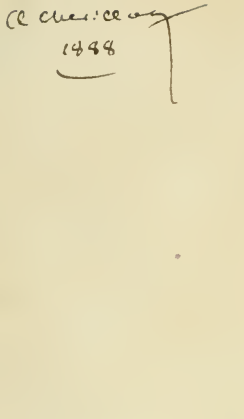








ZILIA,

ROMAN PASTORAL.

Par Mad^e. la Comtesse de **...

Flore, que ta main fortunée,
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Le Cardinal DE BERNIS.



A TOULOUSE.

M. DCC. LXXXIX.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

HOMMAGE
A JEAN-JACQUES
ROUSSEAU.

HOMME immortel, permets que je dépose ma Zilia sur ta tombe ; le lieu qui renferme ta cendre, est la Patrie des cœurs sensibles ; elle doit être celle de ma Zilia.

Si ta plume l'eût consacrée à l'immortalité, les sentimens

que je plaçai dans son cœur, embellis du charme de ton éloquence, l'eussent rendue l'idole de toutes les ames tendres.

Cet hommage est inutile à ta gloire ; mais ce sera mon seul titre pour y prétendre. Il ne doit cependant pas être rejeté.... L'opulent couvre les Autels de dons fastueux ; l'indigent y porte une fleur.

ZILIA.

CHANT PREMIER.

A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.

ROUSSEAU, Devin de Village.

ZILIA.

CHANT PREMIER.

VOUS qui aimez les chansons naïves, les histoires d'amour, les peintures des champs, venez m'écouter, ames innocentes et sensibles ; venez sous ces tilleuls, jeunes bergers ; et vous, bergères fidèles, entourez-moi. Ma muse ne sait célébrer ni les rois, ni la magnificence, ni les combats ; le laurier n'orne point sa tête : elle ne s'accompagne point d'une lyre harmonieuse ; mais elle chante d'une voix douce. . . . . l'amour, l'innocence, les prairies émaillées ; elle se pare de fleurs, et se couronne de feuillage.

Quelques hameaux séparés, mais

voisins, peuplent une des plus belles contrées de l'Europe : d'heureux et simples habitans y coulent des jours fortunés, au sein d'une vie laborieuse, mais tranquille. Jamais la pauvreté n'approcha de leur cabane ; jamais le luxe n'y eut accès : des échanges de denrées, le débit de quelques simples, des troupeaux sont leur seul commerce, et leur unique fortune.

Plusieurs côteaux couverts de vignes et de moissons, étalent aux yeux leur richesse ; une onde fraîche et pure les parcourt sous mille formes variées : tantôt, ruisseau limpide et tortueux, elle traverse en serpentant la prairie qu'elle fertilise; ici, plus vive et plus abondante, elle offre aux bestiaux altérés une boisson salutaire; là,

sur cette côte aride, elle retombe en cascades à travers les rocs dépouillés, et ce spectacle console le moissonneur, qui ne regrette plus de la voir sans culture. Plus loin, dans le bas de ce vallon solitaire, elle s'arrête et s'endort fatiguée peut-être de ses détours. C'est à son sein tranquille, que l'ingénieux berger confie le lin et le chanvre, pour qu'elle détache le fil précieux du bois inutile qu'il recouvre. De hautes montagnes de terre rougeâtre et semées de noirs sapins, environnent ce pays charmant. . . . . Il semble que la nature jalouse et tendre, après en avoir fait son habitation chérie, l'ait entourée de ces montagnes, pour n'être plus troublée dans ses jeux.

C'est dans ces fertiles vallons,

qu'étoit située la cabane du respectable Philétas ; un fils faisoit le bonheur de sa vieillesse ; il retrouvoit dans son amour, tout ce que l'âge paroissoit avoir voulu lui ravir, et le jeune Thésandre bornoit tous ses plaisirs à veiller sur les jours de son père ; jamais les amusemens si chers à la jeunesse, ne le lui avoient fait oublier ; nulle bergère même ne pouvoit le retenir, quand il retournoit près de lui.

Le soleil avoit ranimé la nature; le printems réveilloit doucement Flore ; Zéphire désiroit déjà les fleurs qui devoient naître de son réveil ; le pivert chantoit à pleine voix ; la timide alouette essayoit de se rappeler son doux ramage, enfin l'abondance alloit naître du plaisir. . . . .

Thésandre touchoit à son dix-neuvième printems, lorsqu'un jour Philétas l'appela, et le fit asseoir près de lui sur une colline, d'où il dominoit tout le paysage d'alentour, et lui parla ainsi : cher soutien de mes vieux ans ! ô mon fils ! le ciel a écouté ma prière, il a rempli ton jeune cœur de ces vertus, ses plus purs bienfaits, et mes derniers jours s'embellissent de toute la beauté des tiens. . . . . . Viens, mon fils, embrasser ton heureux père.

Thésandre attendri, reçut ces touchantes caresses que l'ame seule peut apprécier, et Philétas poursuivit ainsi : tu vois cette petite île qui s'élève au milieu du fleuve qui baigne nos rivages. Elle est habitée par un vertueux Hermite. Tu

sais que chaque printems les bergers des différens hameaux s'y réunissent pour célébrer ensemble le retour de la belle saison. La bergère la plus sage y reçoit pour époux le berger le plus constant. Des joûtes et des fêtes terminent ce beau jour. Ton amour filial t'arrêtant près de moi, ne t'a pas permis de te mêler à ces jeux. Mais il est tems que ton adresse soit connue; je veux que tu te joignes aux bergers de ce hameau; ma vieillesse m'empêchera de te suivre. . . . . Mais, assis sur cette même colline, fixant le lieu témoin de tes succès et de tes plaisirs, je devinerai les uns, et je jouirai des autres.

Pour la première fois, Thésandre hésitoit à obéir; mais Philétas

ordonna, et son fils se soumit. Le jour de la fête étoit peu éloigné.... Combien il étoit désiré !... Avec quelle impatience les constantes bergères, que l'hiver avoit séparées de leurs amans, attendent ce jour fortuné !.... Combien de jeunes cœurs s'alarment pour leur liberté, ou tremblent qu'un nouvel amour ne leur ravisse un objet chéri !.... Peignez-vous ce que sentoient ces jeunes amans, vous qui avez connu le trouble des premières agitations, les allarmes de l'absence, les tourmens de la jalousie.

Parmi tant de beautés, Mysie et Zilia, compagnes et amies fidèles, méritoient d'être distinguées; elles habitoient un hameau peu distant de celui de Philétas. Seize ans étoit leur âge et le moindre de leurs

charmes ; Mysie étoit vive, jolie, légère ; Zilia touchante, égale et douce ; la sensibilité de son cœur se peignoit dans tous ses traits : jamais regards ne furent plus tendres ; et sans les modestes paupières qui les voiloient presque toujours, nul amant n'eût échappé à leur attrait.

Sylvanire étoit l'heureuse bergère qui devoit s'unir à Myrtil. Déjà le berger pouvoit nommer l'heure où, de l'amant le plus tendre, il alloit devenir l'époux le plus fidèle ; déjà Sylvanire n'osoit plus prononcer demain.......

Les premiers bouquets du printems étoient détachés de leurs tiges ; tantôt guirlandes, tantôt couronnes, ils devoient, ou parer les blonds cheveux, ou ceindre les

tailles sveltes des bergères. . . . . Quelques fleurs données par elles, ornoient assez les chapeaux des bergers. La nuit vint... mais non le sommeil... Quelle est délicieuse la nuit qui précede un beau jour !... Une douce agitation, une heureuse inquiétude, remplissent tous les sens... Les heures sont longues, et ne sont point pénibles... Le désir les compte, mais l'espoir les embellit... Le sommeil lui-même respecte ces nuits fortunées ; ami du plaisir, il n'ose l'interrompre ; ou s'il nous enchaîne un moment, mille songes rians nous dédommagent, et le réveil est le retour du bonheur... Il parut enfin ce beau jour ; les bergers l'avoient devancé et même les bergères... Thésandre quitta son pere, mais à regret, et

après en avoir reçu l'ordre plus d'une fois... Les barques parties de différens hameaux, se groupèrent autour de celle qui portoit Sylvanire. Mille cris de joie annoncent le départ; écho les répète pour les prolonger.... Ils voguent vers l'île; Myrtil respire à peine.... Sylvanire rougit à chaque regard, et n'ose plus lever ses beaux yeux... Quelles sont ravissantes ces fraîches couleurs de la jeunesse, quand le trouble du cœur y porte un nouvel incarnat!... C'est la pèche qu'un dernier rayon du soleil a pourprée.

L'île étoit éloignée; pour abréger la route, on proposa de chanter. Lycas commença ainsi, en regardant les bergères:

Il va régner le doux plaisir.
Tout l'annonce sur la verdure,
Et chaque souffle du zéphir
Semble un soupir de la nature.
Vous, qui ne voulez qu'enflammer,
Craignez un sentiment plus tendre;
C'est au printems qu'il faut se rendre,
C'est au printems qu'il faut aimer.

Le tems d'aimer va revenir,
Disois-je en voyant ma Glycère:
Si mon hommage a su lui plaire,
Il régnera le doux plaisir. . . .
Dieu! qu'il fut beau pour ma tendresse,
Le jour où se laissant charmer,
Elle me dit avec ivresse,
Il est venu le tems d'aimer.

Déjà Flore donne à Zéphir
Mille baisers dans ces bocages;
Les oiseaux parmi les ombrages
Éprouvent, chantent le plaisir.
Bientôt l'Univers qui s'enflamme,
Va se peupler d'Amans heureux:
Tout renaît, jouit, prend une ame,
Ressent le plaisir d'être deux. . . .

Lycas se tut; les bergers souririent; les bergères ne l'osèrent

pas. . . . Palémon, cher à tous les hameaux, avoit, à quatre-vingts ans, la gaieté du bel âge. Son front serein étoit l'image de la paix qu'il avoit toujours goûtée... Vertueux, il étoit l'exemple du hameau. . . . Chaque berger le chérissoit comme un père ; il étoit le juge des combats et des discussions légères qui s'élevoient rarement pour des échanges. . . . Il jugeoit, et l'on n'en appeloit pas. . . . Palémon fut prié de chanter. . . . Le premier baiser de Sylvanire devoit être le prix de sa chanson. . . . Myrtil même n'osa en murmurer. . . . Le vieillard se défendit de le recevoir, et voici ce qu'il chanta :

De ce refus, pénétrez-vous la cause ?
Vous êtes belle, & j'ai quatre-vingts ans ;
Par un baiser, je fanerois la rose,
Et ce seroit un outrage au printems.

Je dois laisser à la vive jeunesse,
Ces biens si doux, elle a droit d'en jouir;
De vos plaisirs, il reste à ma vieillesse
Moins un regret qu'un heureux souvenir.

Pour un refus, ne croyez pas, Bergère,
Que l'âge rende un cœur indifférent;
Mais un baiser pourroit-il satisfaire,
Ne causant plus le plaisir que l'on sent?

Je m'en souviens; j'avois une maîtresse,
Belle, décente, et fraîche comme vous;
Elle eut vos traits, j'avois votre jeunesse,
Et c'est ainsi que les baisers sont doux.

Palémon eut à peine fini sa chanson, que toutes les bergères coururent l'embrasser. Il ne put se dégager de leurs bras... Elles prirent chacune une fleur de leur bouquet; une couronne en fut faite, et le vieillard veut en vain se défendre de voir ses cheveux blancs à demi-cachés sous des fleurs... Qui peut ne pas être profondément ému à l'aspect d'un vieillard, dont la

figure calme annonce l'habitude d'une conscience pure et d'une vie tranquille ?... Comment approcher sans respect de ces êtres augustes que le tems lui-même semble avoir respectés ?

On voyoit l'île ; on distinguoit la forme des bosquets , Sylvanire ne pouvoit cacher son émotion, et Myrtil , livré à tout l'excès de son bonheur , retenoit à peine ses transports. Chacun se montroit le lieu qu'il brûloit d'atteindre. Les rames étoient agitées avec plus de force , et le désir croissant avec l'espérance , chaque batelet acquéroit une activité nouvelle. On aborde enfin ; Myrtil ne peut s'empêcher de presser Sylvanire dans ses bras , en l'aidant à sortir du bateau , et la bergère pensa deux

fois le lui rendre. On dit qu'ils ne furent pas les seuls, mais eux seuls en convinrent.

Après le trouble du débarquement, les bergères se réunirent; les bergers se placèrent dans le même ordre; les vieillards et les mères composèrent le groupe du milieu. Myrtil et Sylvanire en étoient entourés; ainsi ils entrèrent dans un temple rustique. De longues allées doubles de peupliers conduisoient à une enceinte de charmilles antiques, plus couvertes de mousse que de feuillage. Au fond, de vieux troncs d'arbres formoient des colonnes naturelles; au centre, s'élevoit un autel de gazon. C'est dans cet asile simple que le saint Hermite les attendoit.

Bergers vertueux, et sages ber-

gères, s'écria-t-il d'une voix encore imposante, rendez hommage à l'Eternel, admirez sa magnificence, soyez sensibles à ses bienfaits. --- Voyez comme il prépare vos moissons, et vous annonce déjà les riches présens. --- Soigneux même de vos plaisirs, il pare vos champs de mille fleurs; par-tout sa main généreuse répand des dons. Rendez graces à cette main divine. --- Que vos cœurs purs offrent à cet être bienfaisant l'hommage de leur reconnoissance et de leur amour. Un silence respectueux suivit ce discours. Myrtil voyoit son union prête à s'assurer. Ses yeux distraits témoignoient son impatience. --- L'Hermite en présageoit le bonheur de Sylvanire. Il leur fit signe d'approcher. Le berger vola à ses pieds.

La tendre bergère, non moins empressée, mais plus timide, attendit que sa mère la conduisît à l'autel. Les sermens les plus vrais furent prononcés.... Qu'ils sont fortunés ces nœuds, qu'une mutuelle sympathie assemble !.... Quelles sont sincères ces douces promesses de fidélité, quand la nature les dicte à l'amour !

Myrtil enfin, époux après l'avoir tant souhaité, laissoit voir toute sa joie... Sylvanire embrassoit sa mère... On croit qu'Amour reçut la moitié de ce baiser. Ses compagnes la menèrent alors dans un grand bosquet, ombragé de rameaux à moitié verds ; un repas frugal les attendoit ; une table ronde en fut couverte. Les bergères s'y placèrent toutes, et l'on

crut voir une couronne de roses.... La gaieté douce, l'innocente joie présidèrent à ce champêtre festin. -- Il fut long, parce qu'on avoit du plaisir à être ensemble. --- Le prix d'Idylle avoit été disputé ; Messalque l'avoit obtenu ; tels furent les vers qu'il récita.

LES BERGÈRES.

ÉGLOGUE.

Déjà l'été fuyoit. . . sa chaleur expirante
Annonçoit le retour de l'automne abondante;
Le feuillage est moins verd, et la grape mûrit,
Bacchus voit la vendange, et Bacchus y sourit.
Fière encor de régner, la fertile Pomone
Etaloit tous les fruits qui forment sa couronne;
L'opulente Cerès veilloit aux moissonneurs,
Et Flore prodiguoit ses parfums et ses fleurs.
En un hameau vivoient deux naïves bergères
Heureuses de s'aimer..dans leurs ames sincères
L'amitié devançoit & remplaçoit l'amour ;
Il n'étoit point jaloux, sûr de plaire à son tour.
Eglé qu'à la vendange on vit toujours si vive,
Eglé dont la gaîté, toujours franche et naïve,

Excitoit au plaisir, après de longs travaux,
Eglé ne danse plus, et méconnoît ses maux.
Sa compagne Lidy, moins folatre, plus belle,
Et qui chantoit si bien la romance nouvelle,
Lidy n'a plus de voix... une sombre pâleur
Efface de son teint la première fraicheur...
Qu'ils causent de tourmens, qu'ils font verser de larmes,
Ces premiers traits d'amour, dont on vante les charmes !
Ennemi du repos, il naît dans les soupirs ;
Pour nous tyranniser, il créa les désirs....
Un soir tout le hameau, rassemblé sous l'ombrage,
Goûtoit les doux plaisirs, enfans du badinage;
Mais Lidy que pénètre une tendre langueur,
Ne peut à ces plaisirs abandonner son cœur.
Elle porte en rêvant ses pas vers la prairie,
La même émotion y conduit son amie.
Le ciel étoit serein... la lune en se levant,
Jetoit sur le feuillage un jour pur et touchant.
Ses rayons argentés embellissent la plaine :
Zéphir rafraîchit l'air... on sent à son haleine
Qu'infidèle à la rose, il a de mille fleurs
Désiré les appas et reçu les faveurs.
Le calme d'un beau soir, son tranquille silence,
S'il invite à rêver, mène à la confiance ;
Eglé voit son amie, et vole dans ses bras :
Tu me fuyois, dit-elle, et j'ai suivi tes pas ;
De la tendre amitié, tu négliges les charmes;

On double ses tourmens quand on cache ses larmes.
Pourquoi dissimuler ? Nos secrets sont à nous ;
L'amour de l'amitié ne peut être jaloux...
Lidy, par un baiser, répond à son amie ;
Elle hésite, soupire... O toi, ma plus chérie,
Dit-elle en rougissant ! je ne te cache rien ;
Oui, tu lis dans mon cœur, et je lis dans le tien.
Si d'amour, dès long-tems, j'ai redouté la flâme,
Je craignois de t'ôter la moitié de mon ame.
Toujours les mêmes goûts, les mêmes sentimens,
Ont su nous réunir... Si, parmi nos amans,
Un même choix..hélas. il me semble impossible,
Qu'à l'objet qui te plaît, Lidy soit insensible.
Lycas... Eglé sourit, ne crains pas ce danger ;
Lycas est mon ami, mais non pas mon berger.
Une amante toujours croit choisir le plus tendre ;
Tu l'aimes dans Lycas, je l'aime dans Alcandre.
Amour peut nous tromper, et son enchantement
Sait pour nous enflammer, embellir un amant ;
Mais de ce trait heureux, l'illusion touchante
Est un charme de plus qui ravit une amante.
Sur nos yeux prévenus, amour met son bandeau ;
Si nous nous abusons... qu'il cache son flambeau.

Les joûtes commencèrent, et l'on voyoit chaque bergère rougir au succès de celui qui l'intéresse, ou pâlir quant il est précipité....

On auroit pu lire aisément le secret de chacune d'elles..... Une émotion vraie ne peut se cacher; mais toutes ne songeoient qu'à leurs propres amours....

Thésandre n'avoit point trompé l'attente de son père; à la joûte, il s'étoit montré le plus adroit.... Les bergères se consoloient tout bas de voir leurs amans vaincus, parce qu'ils l'étoient tous. Peut-être aussi la beauté du berger y contribua-t-elle. Il restoit peu de combattans; Thésandre acheva sa victoire : il fut couronné; et si son triomphe eut des envieux, sa modestie en fit des amis.

La lune éclairoit déjà la campagne, ses rayons argentés perçoient à travers le feuillage. Le fifre, plus gai qu'harmonieux,

appeloit les bergères à la danse ; le tambourin, par son bruit *sautillant*, les excitoit. Dans nos villes, où rien n'est simple et naturel, la danse est le désir de montrer ses grâces..... c'est un talent, une étude ; au village.... on saute, on chante ; les visages s'animent ; une joie naïve s'y peint, et l'on reconnoît la nature et le plaisir.

Tout finit.... Tel fut le sort de cette belle journée.... Que le plaisir est fugitif ! Que seroit-il, sans l'imagination qui le rappelle ?... La lune étoit dans toute sa hauteur.... Les barques reçurent de nouveau les bergers et les bergères ; chacun soupira en quittant la rive, et la gaieté sembla rester sur ses bords.... Le silence dura jusques aux hameaux..... Les heureux

amans que réunissoit le même bateau, parloient bas, se cherchoient des yeux, quand la lune, qu'obscurcissoient quelquefois les nuages, venoit à les éclairer... Disparoissoit-elle.... ils tâchoient de rencontrer une main, d'offrir, ou d'échanger une fleur... et profitoient également des ténèbres et de la clarté.... Pour ceux qui étoient séparés, ils rêvoient..... Myrtil et Sylvanire avoient trop de bonheur pour songer à l'exprimer.... On arrive, on se quitte à regret, et chacun emporte avec soi des souvenirs, le projet de se chercher, et l'espérance de se revoir.

FIN DU CHANT PREMIER.

ZILIA.

CHANT SECOND.

Le cœur dicte, et la plume obéit.

COLARDEAU, Epître d'Héloïse.

ZILIA.

CHANT SECOND.

AMOUR, qui pourroit peindre tes charmes, supporter tes rigueurs, échapper à ton empire ? Te fuir, c'est songer à toi, et une seule pensée nous enchaîne ! Zilia l'éprouve ; la tendre Zilia, de retour dans sa cabane, ne trouvoit plus le repos qu'elle y avoit goûté ; un jour, une heure, un instant, disposent souvent de toute la vie.... Thésandre, vainqueur de la joûte, étoit celui qu'amour avoit choisi pour l'enflâmer. Ses succès avoient attiré ses regards, et ses regards avoient donné son cœur. Il est si doux pour l'ame, si flatteur pour la délicatesse d'entendre louer celui

qu'on aime, de voir tous les cœurs se soumettre comme le sien : c'est alors que la raison semble sourire à l'amour. Qu'il devient précieux l'hommage de celui qui les obtient tous ! S'honorer de sa tendresse, est la plus pure jouissance de l'ame attendrie.

Parmi cent jeunes beautés, Thésandre avoit distingué Zilia ; plus de modestie dans son maintien, plus de douceur dans ses regards, la lui firent préférer à ses compagnes. Il l'invita pour la danse ; mais déjà liée avec Lamon, berger du même hameau qu'elle, elle ne put que le regarder en le refusant ; il s'étoit retiré, n'avoit point dansé, et n'avoit plus reparu. . . . Son nom seul étoit parvenu jusqu'à la bergère ; elle ignoroit celui du

hameau qu'il habitoit, et vit arriver l'instant du départ sans avoir pu lui parler..... Mille agitations troubloient le cœur de la bergère, mais elle se rassuroit en disant : au moins il n'a dansé avec personne. Pour Thésandre, il n'avoit pas cette consolation. . . . Lamon lui parut un rival. . . . Il n'osa parler de Zilia. . . . Voulant demander son nom, il avoit rougi, et en vain voulu poursuivre. . . . . Ces premières atteintes d'amour sont si vives, qu'elles ôtent l'esprit et le jugement : veut-on s'exprimer, les mots fuyent. . . . Heureusement amour permit que l'on s'entendît sans se parler. . . .

La tendre Zilia devenoit chaque jour plus rêveuse ; Mysie s'étonnoit de sa tristesse ; la joûte, la

fête l'avoient amusée ; elle les regretoit, mais on se console aisément de la perte d'un plaisir.... Le regret qu'il inspire, est aussi léger que lui, et Mysie s'étonnoit de voir son amie plus inconsolable qu'elle ; souvent elle l'avoit fait rougir, en badinant de sa mélancolie, et la naïve bergère sentoit son secret prêt à lui échapper ; il en coûte pour avouer son amour ; il en coûte pour le taire : il est à la fois doux et pénible d'en faire la confidence..... C'est à l'amitié que l'amour doit peut-être son plus vrai plaisir. .... celui d'épancher sa peine, ou de retracer son bonheur. --- Ce sentiment est à la fois tendre, généreux et pur ; il permet de jouir sans lui : l'amour, exigeant, tyrannique, veut tout

donner, tout recevoir ; que tout vienne de lui, ou soit à lui.

Les questions réitérées de Mysie devinrent importunes ; une querelle les suivit. . . . . Un raccommodement suivit la querelle. . . . . Les caresses furent tendres , et dans ce moment Zilia confia au cœur de son amie , une partie du poids qui accabloit le sien. Elle sentit alors combien il est doux de nommer celui qu'on aime, d'en parler sans cesse , de dire cent fois, ce que l'on dira plus de mille. ---- Souvent un cœur amoureux cherche le silence de la solitude. . . . Le distraire, c'est le séparer de ce qu'il aime ; Zilia l'éprouvoit , et quelquefois fuyoit jusqu'à son amie ; un jour le ciel étoit plus sombre , le vent un

peu élevé agitoit le feuillage, qui sembloit se plaindre en se pressant ; les amans croient l'univers occupé de leurs amours, par-tout leur imagination désire et trouve ce qu'ils aiment. ---- Zilia, assise près d'une fontaine, et considérant cette tristesse de la nature, chanta tendrement ces couplets.

ROMANCE.

De ce ruisseau, l'onde paroît moins pure,
Sur ce gazon je ne vois plus de fleurs,
Le vent détruit la feuille qui murmure,
Tout semble ici partager mes douleurs.

Oui, comme vous, triste et mourant feuillage,
Des jours sereins avoient su m'embellir ;
Quand vous souffrez des vents et de l'orage,
D'un mal secret je me sens dépérir.

Vous renaîtrez, et la saison nouvelle
Pour vous sera prodigue de présens ;
Moi seule, hélas ! à ma douleur fidèle,
Sans en jouir je verrai le printems.

Mysie, conduite par sa voix, l'eut bientôt retrouvée ; elle partagea sa tristesse, essuya ses pleurs, et la ramena à sa cabane. --- Hélène attendoit sa fille ; elle l'a reçut avec tendresse ; Zilia, que le plaisir de revoir sa mère avoit consolée, parut plus tranquille.

Le tems s'étoit calmé ; le ciel étinceloit du feu des étoiles. . . Hélène et sa fille, assises sur un banc près de leur chaumière, admiroient la campagne, et se taisoient, quand Hélène rompit le silence : vois, Zilia, ces peupliers qui sont là-bas, doucement agités par les vents ; ils élèvent fièrement leurs têtes, et celui qui les planta est anéanti tristement dans la tombe : c'est ton père, ma fille, qui, le premier printems de notre union,

forma cette enceinte, y fit naître des fleurs, l'environna de ces arbres, alors foibles rameaux, et qui aujourd'hui nous couvrent de leur ombrage... Alors lui-même étoit jeune et beau ; il faisoit le bonheur de ta mère, et mon cœur lui reportoit le bonheur qu'il tenoit de lui..... Mais que la félicité est passagère, et que les maux sont durables !--- J'ai vu quinze hivers, depuis le jour affreux où la mort nous sépara. Tu étois alors petite et foible ; tu reposois sur mon sein, et me larmes tomboient jusques sur tes joues ; ton père me parla ainsi.... Modère ta douleur, chère Hélène ; vis pour l'enfant que je te laisse, pour regreter ensemble celui qui vous aima tant toutes deux ; jouis de mes nombreux trou-

peaux ; mais, je t'en conjure, ... qu'ils fassent le bonheur de notre Zilia... et la fortune de celui que son cœur aura choisi ; n'exige de lui que des vertus ; qu'elle soit heureuse autant que nous, et surtout plus long-temps. Il mourut, Zilia, et je ne songeai plus qu'à le pleurer et à assurer ton bonheur ; te voilà bientôt à l'âge de chercher dans l'hymen ces sentimens si doux et si précieux ; si tu distingues un berger, viens le dire à ta mère, compte sur sa tendresse..... Zilia l'embrassa ; quelques larmes suivirent cette conversation... le vent devint plus frais, la nuit plus sombre ; elles rentrèrent dans leur cabane.

Thésandre avoit porté à son père la couronne qu'il avoit méritée ; le

vieillard se faisoit redire chaque jour tout ce qui s'étoit passé à la fête, parloit lui-même de celles dont il avoit été témoin. Combien Thésandre fut ému, quand son père vint à raconter la fête où il apperçut sa bonne Marianne; l'amour qu'il conçut; --- sa première timidité; l'aveu qu'il fit, celui qu'il obtint; les contradictions des parens, et enfin leur consentement!

Des entretiens si chers ne suffisoient plus au berger; souvent il versoit des pleurs, s'enfonçoit dans les bois, regardoit les routes qui conduisoient à d'autres hameaux; vouloit les suivre, et le souvenir de son père le ramenoit à sa cabane... Un soir que, plus accablé du poids de sa peine, ...·il se per-

doit dans les tristes pensées d'un avenir incertain, ... et que, parcourant les bois, il s'abandonnoit à sa douleur, ... une voix douce le tira de sa rêverie ; ... il écouta, et entendit sur un air plaintif ces touchantes paroles....

ROMANCE.

J'aimois Sylvie, et je croyois lui plaire ;
Jamais amour ne fit d'aussi doux nœuds :
Mais, hélas ! je fus sincère
Et malheureux.

Un beau berger, à ma jeune maîtresse,
Offrit, un jour, un cœur moins amoureux ;
Il n'avoit pas ma tendresse,
Il fut heureux.

C'est aujourd'hui qu'avec elle il s'engage ;
Moi, pour jamais, j'abandonne ces lieux,
Répétant : soyez volage,
Ou malheureux.

Attendri par ces mots, Thésandre chercha l'infortuné qui les

prononçoit ; il trouva, couché sur l'herbe, un jeune berger, dont la physionomie abattue n'en étoit que plus touchante et plus douce ; ses beaux cheveux en désordre couvroient une partie de son front, et tomboient sur ses épaules. . . . Une chèvre étoit près de lui ; ... il lui donnoit à manger d'une main, sa tête étoit appuyée sur l'autre....

Touché par sa grace et sa mélancolie, Thésandre s'approcha de lui, et lui dit : jeune homme, quels purent être vos maux ! A votre âge on ne connoît pas encore ceux de l'amour ; plût au ciel que j'en fusse exempt, répondit le berger ; et il se levoit pour s'en aller : --- Mais Thésandre l'arrêta, en lui disant :

Même sort nous assemble ; je

suis amoureux et affligé ; contons-nous nos peines, et goûtons, dans la mutuelle douceur de nous plaindre, le seul plaisir qui nous reste... J'y consens, dit le berger, en écartant les cheveux qui couvroient sa jolie figure : asseyons-nous sur cette mousse. --- Écoutez-moi. Mais excusez si des pleurs interrompent souvent mon récit. --- Hélas !.... tout mon malheur est de n'avoir pas de troupeaux ; j'étois orphelin, pauvre, et élevé chez Damete, pasteur d'un hameau fort éloigné de celui-ci. Mon nom est Amyntas... Je menois les troupeaux aux champs, et je vivois sans savoir que tous ces troupeaux n'étoient point à moi... Je me croyois riche, parce que je n'avois besoin de rien. Sylvie, fille de Damete,

étoit élevée avec moi ; nous étions du même âge. --- Je ne sais si elle est plus jolie que les autres bergères, car je n'ai jamais regardé qu'elle ; je ne sais pas non plus quand je commençai à l'aimer : ce que je puis vous dire, c'est que je ne me rappelle pas du tems où je ne l'aimois pas. Nous ne nous fîmes jamais d'aveux, et pourtant nous étions sûrs l'un de l'autre.

Je n'allois guère aux champs sans elle ; elle ne dansoit qu'avec moi. Mes nuits étoient tranquilles, mes jours heureux, et je vivois dans la douce ignorance de la jalousie et des autres maux de l'amour.... Ah ! laissez-les moi pleurer ces jours de bonheur, ... ces jours dont le souvenir occupera toute ma vie... Hélas !.... ils de-

voient finir, lorsque j'en sentois mieux le prix et la douceur... La saison de mener les chèvres aux montagnes approchoit, et Damete, sûr de mes soins, content de mon zèle, me confia ses nombreux troupeaux. Il falloit quitter Sylvie ; mais c'étoit pour servir son pere... Cette idée modéroit ma douleur ; nous partîmes... Je priai Sylvie de ne pas me pleurer... Elle me donna cette chèvre, qui étoit alors bien petite. Nous arrivâmes sur les montagnes... Songer à Sylvie, en parler, étoient mes amusemens. Mes compagnons faisoient comme moi... Ils s'écoulèrent ces jours... que je nommois malheureux, et pourtant l'espoir ne m'étoit point enlevé. Je revins... le cœur pénétré de joie... J'accusois de lenteur la démarche

légère de mes chèvres ; mes compagnons étoient aussi heureux que moi. Tous chantoient... Hélas !... puissai-je être le seul aussi cruellement abusé. --- J'arrive, et ne trouve point Sylvie ; elle me cherche, dis-je en moi-même.... Je parcours tous les lieux de nos rendez-vous ; j'appelle Sylvie ; le jour se passe, et je n'ai pas vu Sylvie.... Je reviens au village.... affligé... mais sans alarmes... J'apperçus de loin la lumière de notre cabane. --- Ah ! l'aurore, le jour, ne me parurent jamais si brillans. J'arrive ; on étoit à table : j'embrasse tout le monde ; je m'assieds heureux, ... mais pour la dernière fois de ma vie... Salue Erasme, me dit Damete... tu dois l'aimer... il va être de la famille... Comment

donc, répondis-je? --- Il épouse ta Sylvie... Quand?.... Dans trois jours.... Je ne répondis rien; un froid mortel me saisit; je restai immobile; je ne mangeai pas: heureusement personne n'y prit garde, pas même ma perfide maîtresse. Après le souper, je cours à elle. Eh quoi! tu te maries, lui dis-je; et moi, que vais-je devenir? Hélas! me répondit-elle, mon père le veut... Il prétend que tu n'as pas de troupeau.... Pas de troupeau, répartis-je?... En avons-nous besoin pour être heureux ensemble? En avions-nous besoin pour nous donner tant de baisers? En avois-je quand tu m'aimois de si bon cœur? Ah! Sylvie, Sylvie, tu le sauras trop tard; mais des troupeaux ne valent pas l'amour... Je

le sais, dit-elle, en portant sa main sur ses yeux... je le sais... et... Damere s'approcha de nous; je ne pus lui parler davantage; j'allai me cacher : je... passai la nuit à verser des larmes, à m'affliger... Je savois alors ce que c'étoit que d'être pauvre... Dès l'aurore, je quittai ce lieu funeste, ne pouvant être témoin du mariage de Sylvie.... Ma chèvre n'a jamais voulu me quitter. Plus constante que sa maîtresse, elle a suivi mes pas... Hélas!... je vais sans guide... sans savoir ce que je deviens... ne connoissant du jour que l'heure qui le termine ou le recommence... Je suis sans asile, sans appui, mais je n'ai plus besoin de rien.

Thésandre embrassa le jeune Amyntas... et l'engagea à le suivre.

J'ai un père, lui dit-il, un tendre père. -- Il partagera votre infortune, et sa sagesse vous aidera peut-être à la supporter. Il l'entraîna jusqu'au hameau. --- Philétas attendoit son fils. --- Je te salue, mon père, lui dit-il, et je t'amène un jeune orphelin. Permets qu'il habite notre cabane. --- Philétas tendit sa main au jeune pasteur, qui n'osoit lever ses paupières encore humides de larmes... Viens, jeune homme, lui dit-il, viens habiter avec nous... Le ciel t'envoie vers moi. --- Je te reçois comme un présent. --- Amyntas baisa la main du vieillard, et ils entrèrent dans la chaumière.

FIN DU CHANT SECOND.

ZILIA.

CHANT TROISIÈME.

Pour reconnoître son amant, le cœur peut se passer des yeux.

ZILIA.

CHANT TROISIÈME.

Qu'il est affreux ce moment de la vie, où, trompé dans sa plus douce confiance, déchiré dans les plus rendres détours de son cœur, on voit s'éloigner jusqu'à l'espoir. Ce moment, où il faut se dire : il n'existe plus pour moi, cet objet tant aimé ! Il m'a repris son amour, et avec lui, mon bonheur et ma tranquillité. Comment supporter cet instant cruel, où tout nous échappe, où chaque souvenir devient un désespoir, où tous les plaisirs passés sont autant de supplices, où l'avenir n'offre que des larmes... ou le malheur encore plus grand peut-être de l'indifférence ? ...

Amyntas espéroit en vain le repos.....Son cœur affligé ne lui permit point d'en goûter la douceur. Il se leva avant l'aurore, et parcourut les bocages qui environnoient la cabane de ses bienfaicteurs ; il s'enfonça dans le bois... s'assit sur une pierre, soupira, et se plaignit ainsi aux échos...Ah ! Sylvie, je te fuis en vain ! Tu es toujours avec moi.... Hélas ! toi que j'aimai avec autant de confiance que d'amour, peux-tu m'avoir abandonné ?... Jamais je ne t'outrageai par un soupçon.... Toutes mes pensées étoient à toi. .... Qui t'aimera mieux ?... Qui sera plus fidèle... plus sincère ?... Si tu penses quelquefois à Amyntas, songes-tu sans regret à ces jours heureux de notre enfance, à ces jours si doux et si

purs, où l'amour naissant dans nos cœurs s'augmentoit avec nous.... A ces jeux innocens et chers ?... Bonheur de mes premiers ans... pourquoi fuyez-vous ?...Des larmes interrompirent Amyntas....

Thésandre rejoignit bientôt son nouvel ami. -- Amyntas lui rappela qu'il lui devoit une confidence, et Thésandre lui avoua son amour et son chagrin. -- Eh bien ! lui dit le berger, je pourrai t'obliger à mon tour ; je veux servir ton père, lui obéir comme toi... l'aimer si bien, que son cœur puisse s'y méprendre. --- Alors tu seras libre d'aller vers celle que tu aimes. Pendant ton absence, je te remplacerai. --- Thésandre l'embrassa -- et ils retournèrent près de Philétas.--- Plusieurs jours s'écoulèrent, et

Amyntas exact à ses promesses, s'efforçoit à plaire au vieillard. --- Un jour... qu'il se promenoit sous des palmiers qui bordoient la rivière, le jeune Amyntas lui donnoit le bras, et le bon père parloit de son fils, et de ses triomphes à la joûte.... sur-tout de sa tendresse filiale... Amyntas alors lui dit qu'il n'en connoissoit pas l'excès, -- et lui conta ses amours, son sacrifice. Des larmes baignèrent les yeux de Philétas ; il fut lui-meme au-devant de son fils.... l'engagea à aller chercher celle qu'il aimoit.... lui indiqua les noms et les routes des hameaux, et fixa au jour suivant son départ. --- Le soir se passa à parler de la bergère ; le bon Philétas formoit des vœux presqu'aussi tendres que ceux du

jeune amant ; Thésandre employa la nuit à désirer et à craindre l'instant qui l'enlevoit à sa famille pour le rapprocher de Zilia ; à conjurer Amyntas de veiller sur son père ; à en recevoir le serment ; à l'exiger encore : le jour parut , et le bon vieillard pressa lui-même son fils de le quitter. . . . sur-tout, lui disoit-il, ne me laisse pas ignorer ta félicité. . . Je vais rester avec Amyntas ; parler de toi, sera notre plus douce consolation. Il le conduisit jusqu'aux bords de la rivière. . . . . Amyntas souhaita que sa bergère fût constante. . . . . Impatient, il s'élance dans la barque. Bientôt la rame l'écarta du rivage. . . . En s'éloignant, ses regards prolongeoient ses adieux. . . . Il aborda bientôt à un petit hameau , dont l'aspect

riant augmenta son espérance. --- Une chaîne de montagnes s'offroit à l'œil.... Plusieurs cabanes appuyées sur leur penchant, étoient séparées par un ruisseau, et ornées d'un jardin simple, mais cultivé; d'autres chaumières étoient éparses sur le sommet même de la montagne.--- Tous les habitans de ce hameau étoient réunis dans une rotonde de tilleuls; c'étoit un jour de fête, et Thésandre arriva comme on alloit disputer le prix de la flûte....Le berger demanda d'être admis, et fut accepté.--- Il cherchoit par-tout Zilia : appercevoit-il une taille légère, un joli pied, de beaux cheveux, il croyoit l'avoir rencontrée; mais son erreur duroit peu.... Bientôt les bergers commencent le combat.... Thé-

sandre fait entendre les modulations les plus touchantes.... Toutes les bergères s'approchent ; il regarde parmi elles, devient distrait.... Il croit appercevoir Zilia ; la respiration lui manque ; il perd la mesure, la cadence.... Bientôt il voit qu'il s'est trompé de nouveau.---- Il ne peut retrouver de forces, il est vaincu.... Si quelque chose put le consoler, c'est que Zilia ne fut pas témoin de sa défaite.... Après s'être bien informé si toutes les plus belles bergères étoient à la fête, après s'en être bien assuré, il poursuivit sa course à travers les montagnes, et s'égarant dans les routes tortueuses des sapins, la nuit le surprit, sans qu'il sût où la passer ; mais une lumière qu'il apperçut,

le guida vers une chaumière ; une voix plaintive se fit entendre : elle chantoit cette triste Complainte.

Las ! suis tant à plaindre,
Que ne puis plus craindre
Nouvelle douleur.
Une loi sévère
Fit, m'ôtant ma mère,
Mon premier malheur.

Étois jeune et tendre,
Quand le beau Sylvandre
Attaqua mon cœur ;
Il plaît, intéresse,
Fut don de tendresse
Ma première erreur.

Tôt après absence,
Mère d'inconstance,
Fit mon désespoir.
Et quoiqu'incertaine
D'adoucir ma peine,
Rien n'eut le pouvoir.

Déteste la vie,
C'est chaîne suivie
De chagrins, de maux ;
Mon cœur perd ma mère,

Mes yeux la lumière,
N'ai plus de repos.

Si jamais Sylvandre
Revenoir plus tendre,
Dieu ! que de regrets !
Quoi ! toujours l'absence,
Meme en sa présence
Ne le voir jamais !

En vain la contrée
Se montre parée ;
Les fleurs de retour.
Une nuit obscure
Autour de moi dure,
Même au plus beau jour.

Thésandre entra, et vit appuyée, près d'une table, une jeune aveugle. Un homme vêtu simplement, préparoit un repas frugal. Thésandre demanda l'hospitalité, elle lui fut accordée, avec cette franchise qui donne du prix au bienfait. On étoit à table. . . . La jeune fille soupiroit. . . . mangeoit

à peine.... Je t'en conjure, dit le paysan, sois moins triste, ma Lucette ; depuis un an que son amant est éloigné, je ne vois que verser des larmes ; elle est devenue aveugle à force de pleurer, et ce nouveau malheur ne fait qu'augmenter sa mélancolie. Hélas ! dit alors l'intéressante aveugle, nous étions jeunes et pauvres. Le désir de me procurer plus de fortune le fit partir pour aller chez un de ses parens.... Voici l'époque où son retour fut fixé.... Ce qui redouble ma peine ; car s'il revient, s'il me trouve dans cet état affreux !... Non, jamais... jamais je ne veux qu'il me voie, puisque je ne puis jamais le voir. --- Je veux mourir de chagrin, et ne pas lui en causer un seul moment.... Pourroit-il...

sans douleur, retrouver si à plaindre celle qu'il a tant aimé ?

Elle achevoit à peine ces mots.... que la porte s'ouvre. ... un jeune homme paroît, s'élance aux pieds de Lucette. ... qui sentit alors que pour reconnoître son amant, le cœur peut se passer des yeux.... Éloigne-toi, disoit-elle, éloigne-toi... Fuis loin de moi.... Te quitter !... répond le jeune homme..... T'abandonner ! .---- Ne sais-tu pas ? --- Oui, sans doute, je sais que tu m'aimes.... J'appris tes maux.... tes malheurs.... Ils ont redoublé mon amour..... O Lucette !... Je te consolerai, par tout ce que la tendresse peut inventer de plaisir, et peut donner de bonheur. Mon père, ajouta-t-il, voici de l'or que je rapporte.

Achetez-nous une cabane près de la vôtre.... Ne nous quittons jamais.... Permettez que je sois à elle. J'y consens, disoit le paysan, dont les larmes prouvoient la sensibilité..... J'y consens. Non, non, interrompit Lucette, je ne veux pas te charger du poids de mon infortune. Seule à la sentir, je saurai mieux la supporter..... Mes yeux sont fermés.... Tu n'y liras plus même l'expression de la reconnoissance. Non, Sylvandre, je ne serai jamais à toi... Jamais, reprit-il...... Lucette ! peux-tu vouloir me désespérer !... Crains-tu mes secours ? Ah ! cesse d'offenser ton amant..... Cet entretien tendre finit par la promesse de s'unir bientôt... Les deux amans se mirent à table..... L'attentif

Sylvandre parvint à rendre un peu de gaieté à sa maîtresse. . . . Elle lui chanta la Complainte que Thésandre avoit entendue. Il voulut chanter à son tour, et exprima ainsi ses sentimens. . . .

ROMANCE.

Lucette me paroît plus belle ,
L'intérêt ajoute aux appas.
Pour le cœur d'un amant fidèle ,
Qu'il est doux d'assurer tes pas ! . . .
Veiller ta marche timide ,
T'adorer, voilà mes vœux. . .
Par-tout je serai ton guide ,
Tu ne verras que par mes yeux. . . .

Quand dans la même chaumière
L'hymen pourra nous réunir ,
Mes baisers sur ta paupière
Du jour sauront te prévenir.
Ils dévanceront l'aurore
Pour t'annoncer le matin.
De nouveaux baisers encore
Du jour marqueront le déclin.

Tu m'as vu, dans ma jeunesse,
Couronné par le printems....
Je ne craindrai plus la vieillesse,
Pour toi j'aurai toujours vingt ans...
Du tems bravant le ravage,
Je ne crains point, pour mon bonheur;
Il ne peut rien sur l'image
Qu'amour plaça dans ton cœur.

Mille caresses suivirent ses couplets.... Thésandre partagea la sensible mélancolie de ces deux amans; il les quitta au point du jour, et continua sa route, après avoir promis de revenir les voir... Il poursuivit sa marche à travers des bois de troëne et de merisiers, sans rencontrer personne que quelques pâtres et des chèvres. Enfin vers l'heure où le soleil moins ardent commence à perdre de son éclat, où les bergères respirent, où les fleurs qui penchoient leurs calices affaissés par la chaleur, se relè-

vent, et exhalent des parfums plus doux.... Thésandre parvint à un chemin battu, qui annonçoit une habitation voisine.... Un sentiment qu'il ne pouvoit démêler, lui fit précipiter ses pas... vers un bocage, où, parmi le bruit de plusieurs voix, il entendit, à travers le feuillage, une jeune fille qui parloit ainsi : ---- Ma chère Zilia, peux-tu t'occuper sans cesse de ce berger ? A peine tu l'as vu. --- Tu ignores si tu es aimée, et tes jours se passent à soupirer... Ta mère elle-même s'apperçoit de ta tristesse. Toutes les bergères s'en étonnent. Je m'en afflige..... Crois-tu, Zilia, que si Thésandre t'aimoit, il n'eût pas déjà su te trouver ?... A ces mots, le berger s'élance, et sans pitié pour les

jeunes rameaux qu'il sépare, il vole aux pieds de Zilia. Quel moment pour ces cœurs sensibles !... Zilia n'avoit plus d'aveux à faire ; Mysie avoit tout dit... Après s'être mieux entendu que bien expliqué.... il fut convenu que le lendemain on se rejoindroit au même endroit.... Une petite fontaine fut le lieu désigné pour le rendez-vous.... un ruisseau s'en échappoit....quelques frênes se couvroient à demi, en se courbant comme pour se joindre. ---Il falloit se séparer. --- Ce premier adieu fut long et pénible --- mais *demain* diminua les regrets..... Thésandre reçut un ruban, offrit un bouquet. Il n'auroit osé demander un baiser, Zilia n'eût osé l'accorder.... Chacun en donna mille à

l'insensible présent, qui les reçut sans les sentir, et sans les rendre.... Prestiges délicieux des premières amours! ... Fraîcheur et jeunesse de l'ame! ... c'est toi qui sais animer un ruban, qui fais refleurir un bouquet, et donnes à tout, l'enchantement que tu possèdes.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

ZILIA.

CHANT QUATRIÈME.

L'amitié fut plus ingénieuse
que l'amour.

ZILIA.

CHANT QUATRIÈME.

THÉSANDRE resta seul. Mais est-on seul quand on aime ?... Il voyoit Zilia.... il entendoit le son de sa voix... il éprouvoit tout le charme de sa présence... Ainsi la douce odeur de la rose parfume les lieux qui l'ont renfermée, et s'y fait sentir long-temps encore quand elle en est éloignée... Rien n'est beau comme le séjour où l'on fut heureux... Thésandre parcouroit avec enchantement le bosquet où il avoit vu Zilia.

Êtres sensibles, si je vous cause un moment d'émotion; si vous sentez votre cœur se reporter sur des instans de félicité; si vous fermez

le livre pour songer à vos douces amours, je suis contente de mes écrits... Rappelez-vous ce jour si beau, où l'inquiétude et l'alarme ont fait place au bonheur parfait d'être aimé, où l'aveu le plus tendre paya votre amour... Ce moment où toutes vos pensées devinrent des jouissances et vos projets des plaisirs, où votre ame éperdue au milieu de tant de félicité, crut que la vie entière s'écouleroit dans ces délices.... Telles étoient les douces illusions de Thésandre.... Tendres oiseaux, s'écria-t-il, je veux joindre ma voix à la vôtre, et chanter avec vous celle que j'aime.

Ces bois épais ont caché ma bergère,
Ils ont souvent recueilli ses soupirs;
De son amour ils savent le mystère,
J'y puis parler de mes plaisirs.

Ruisseau charmant qui coulez sous l'ombrage,
Votre onde claire exprima ses appas;
Méritiez-vous d'en recevoir l'image,
Vous qui ne la conservez pas!...

Bientôt, parcourant la campagne, il se trouva sur la rive du fleuve... Jetant les yeux de tous côtés, il apperçut au clair de la lune les hauts palmiers qui ombrageoient la cabane de mon père.... O mon père! s'écria-t-il, une heure, une heure entière sans songer à vous... J'avois promis... peut-être inquiet sur mon sort... Amour, amour, peux-tu m'avoir fait oublier mon père. --- Un batelet s'offre; l'onde étoit rapide, le trajet court... Mais Zilia qui doit venir au lever de l'aurore... Mais quitter cette fontaine chérie... Il y retourne, revient au rivage, songe

à Zilia, songe à son père, se décide enfin : il grave sur l'écorce d'un frêne ces quatre vers :

Je vole où mon devoir m'appelle ;
A mon devoir donner un jour,
C'est mériter à mon retour
De vous trouver tendre & fidèle.

Il vogue quelque tems le long du fleuve, et arrive au point du jour à l'autre bord... Amyntas étoit déjà aux champs... La cabane étoir ouverte. Philétas dormoit encore ; Thésandre attendit à genoux son réveil... O mon père ! disoit-il tout bas, comme ton sommeil est calme... Le sourire de ta dernière parole est encore marquée sur tes lèvres, et la douceur de ton dernier sentiment, encore empreinte sur ton front vénérable... Bientôt Philétas prononce, en dormant, le nom

de son fils... Un rayon du jour vient à frapper sa débile paupière qui en est blessée... Il ouvre enfin les yeux, étend les bras, et c'est un fils qu'il y reçoit... J'essayerois en vain de dépeindre un moment si doux... Le pinceau m'échappe... Le modèle seul est dans mon cœur.

Amyntas revint bientôt se mêler à leurs entretiens... Il partagea le bonheur de son ami... quoiqu'il lui rappelât ses peines.. Pour Philétas, on devine sa joie. Parler de Zilia... en demander cent fois le portrait... embrasser son fils... essuyer quelques larmes qu'Amyntas en vain vouloit retenir, tels étoient ses soins.

Tandis que cette heureuse famille goûtoit des instans si doux, Zilia se livroit à l'inquiétude : levée

avant l'aurore, et sans s'être endormie, elle étoit déjà avec Mysie, qui se plaignoit, en riant, de n'avoir jamais été réveillée si matin. Elles coururent à la fontaine.... Que de peines de moins, si les vers gravés sur le frêne eussent frappé leurs yeux!... Elles attendent inutilement... Le tems leur sembla long.. Chantons, dit Mysie, peut-être est-il dans quelque bocage voisin... Volontiers, dit Zilia, et elle commença ainsi, en répétant bien haut, et plusieurs fois, le dernier vers de sa chanson.

Moineau, dont je plains l'esclavage,
Qui voulez être loin de moi,
Retournez vers l'heureux bocage,
Où le plaisir vous sert de loi!

Revolez, de nos mains cruelles,
Près de l'objet de votre amour;
Mais ne vous servez de vos ailes
Que pour hâter votre retour.

C'étoit en vain que Zilia forçoit sa douce voix ; les heures s'écoulèrent... Quelles sont longues pour l'inquiétude qui les compte !... Le jour se passe, et l'espoir fuit avec lui.. Il fallut rentrer dans la cabane, cacher ses larmes... Hélène reçut Zilia avec empressement... J'ai à te parler, ma fille, lui dit-elle. --- Asseyons-nous sous la feuillée... Ecoute-moi : tu connois Ménalque, ce jeune berger dont les idylles sont toujours couronnées ; ses nombreux troupeaux couvrent d'immenses pâturages. . . Mais ce que je prise en lui... c'est qu'il est vertueux... Il t'aime, Zilia ; il me l'a dit... Il peut, j'en suis sûre, te rendre heureuse ; je lui ai permis d'espérer... Sa cabane est près de la nôtre, tu ne t'éloigneras pas de

ta mère... Tu le sais, si j'étois loin de toi ; si même cette rivière étoit entre nous, j'en mourrois... Mon seul bonheur est de te voir... Zilia se jeta dans les bras d'Hélène... n'osa parler du berger dont elle se croyoit trahie... Un long silence, quelques soupirs terminèrent cet entretien... La bonne mère n'exigea pas de réponse, et l'heure de se séparer mit fin au trouble de Zilia, non à ses peines, qui s'augmentèrent encore du silence et de la nuit. C'est dans le calme profond de la nature que nos peines se retracent avec le plus de violence... Rien ne distrait nos yeux... Tout nous livre à nos pensées, et l'obscurité qui nous environne ajoute aux alarmes du cœur...

Thésandre, quitte envers la na-

ture, crut pouvoir tout faire pour l'amour... Il arrivoit et passoit près du même bosquet où la veille aux pieds de Zilia... Son nom frappe son oreille, et fut vîte à son cœur... Ménalque, sûr de l'aveu d'Hélène, parloit de son mariage à quelques bergers... A ce nom Thésandre tremble ; le peu de mots qu'il entend redoublent ses premières craintes. Les bergers se dispersent... Il ne reste plus qu'un jeune pâtre qui s'amusoit avec des fleurs... Thésandre veut l'interroger, et hésite long-tems entre le besoin d'être instruit et l'appréhension de savoir.. Enfin l'inquiétude l'emporta.. Jeune enfant, connoissez-vous la belle Zilia ? Oui, dit-il. --- C'est une jolie bergère qui épouse Ménalque, et Ménalque est bien digne

d'elle. C'est le meilleur joueur de flûte, et il fait le mieux les vers... Thésandre n'écoutoit plus.... La douleur l'accabloit; il laissa long-tems parler le jeune pasteur; enfin, sortant d'une profonde rêverie, il lui adresse ces mots : Si vous voulez porter demain ce ruban à Zilia, je vous donnerai une flûte qui est excellente.. Vous lui direz que c'est pour se parer le jour de son mariage avec Ménalque, de la part du berger qui écrivit sur le frêne près la fontaine.. Le marché fut conclu... Alors Thésandre prit le ruban rose qu'il tenoit d'elle, et cueillant quelques grains de troëne, dont il exprima le suc noirâtre... il écrivit, avec un jonc desséché, ces quatre vers...

Tu me trompois ; il faut que je te fuie.
Adieu plaisirs... bonheur... amour.
Puisses-tu ne jamais éprouver à ton tour
Le mal que fait la perfidie.

Thésandre alla chercher des consolations dans sa famille... Il redescendit la rivière, et porta dans le sein d'un père et d'un ami sa douleur extrême... Philétas vit bien que la froide raison ne pouvoit rien sur des maux si récens et si vifs... Amyntas, qui les éprouvoit, n'osoit les blâmer... La peine devint commune et également sentie...

Le jeune pasteur fut exact à sa promesse... Il remit à Zilia le ruban ; elle lut trop tard les vers du frêne... A peine fut-elle seule avec Mysie, qu'elle répandit bien des larmes... Mysie d'abord ne put que la plaindre... Elles s'affligèrent quelques

jours. Enfin, l'amitié fut plus ingénieuse que l'amour... Un jour dès l'aurore, Mysie court chez Zilia... Viens, lui dit-elle ; j'ai peut-être trouvé un moyen d'adoucir tes peines... Elle l'entraîne au bord du fleuve... Cette onde, ajouta-t-elle, conduit à la demeure de ton amant.-- Il m'a appris que chaque matin il se repose avec son père sous ces palmiers dont la rivière baigne le pied. --- Sers-toi pour lui répondre du moyen qu'il a employé... Attachons ce ruban à ta corbeille. --- Nous la confierons aux flots... Elle suivra le penchant de l'onde ; il la verra... la distinguera... Un amant reconnoît tout ce qui appartient à ce qu'il aime... Bientôt tu le reverras plus heureux et aussi tendre... Zilia rougit, hésite... pose à terre

sa corbeille... tire de son sein le fatal ruban, et écrit, en laissant tomber une larme, ces mots :

A THÉSANDRE.

C'est moi seule qui suis trahie ;
J'étois fidèle à votre amour ;
C'est vous que j'accuse en ce jour
D'injustice & de perfidie....

Bientôt le ruban environne l'anse d'osier, et voltige attaché... La corbeille est doucement posée sur l'eau, et les bergères en tremblant la voient s'éloigner... Un coup de vent la balance... Zilia pâlit... Un jonc l'arrête... elle tremble. --- Un second coup de vent la détache ; elle respire... Une touffe de roseaux la dérobe à ses yeux... elle jette un cri. Elle reparoît... la bergère embrasse Mysie... Un tournant la

cache enfin... Mysie croit ou prétend la voir encore... Zilia l'espère...

Philétas ne pouvoit se consoler de la mélancolie de son fils... Un jour qu'il lui parut plus affligé : peut-être, lui dit-il, tu t'es effrayé sur de simples apparences... Je ne puis me persuader qu'une bergère si tendre ait voulu te tromper... On ne trompe pas ainsi au village... Un mot suffit pour alarmer la jalousie... Oui, répondit avec feu Thésandre, qui saisit avidement cette idée... Oui, sans doute... je puis avoir mal entendu... Peut-être elle m'attend... me désire... m'appelle... m'accuse à son tour... Ah ! mon pere, mon pere, vous me rendez la vie... Eh bien ! reprit le vieillard, allons trouver Hélène... J'ai connu son père ; j'étois son

meilleur ami... Dès demain j'irai les voir ; Amyntas viendra avec nous... Un pressentiment me répond d'un heureux voyage... Amyntas refusa de les suivre. Les amans satisfaits... (tel étoit le motif de son refus) n'ont besoin de personne. Les malheureux fuient jusqu'à l'aspect du bonheur. Philétas fut levé le premier... L'amour paternel a son empressement... son impatience... Il appela Amyntas... O mon second fils ! car tu l'es pour mon cœur ; je pars, et j'espère que je vais assurer le bonheur de ce fils qui a toujours fait le mien. Alors il me sera impossible de le quitter. Je resterai avec lui sur la rive opposée... Cette cabane, ce verger, ce bois me deviendront inutiles; si tu revois trois fois l'aurore sans que

je sois de retour, tout cela est à toi... Amyntas l'embrassa tendrement... Thésandre impatient brûloit de partir. --- Il offrit son bras à son père ; et quoique le vieillard pressât ses pas, il s'apperçut, pour la première fois, que sa marche étoit lente et pénible. --- Philétas n'abandonnoit pas ce séjour sans regret, et cependant désiroit l'abandonner pour toujours... Il s'écria, en se retournant vers sa cabane. -- Adieu, chère et antique chaumière où j'ai passé mon enfance, ma jeunesse et mes vieux ans... Adieu, arbres que j'ai plantés... et qui êtes déjà vieux.... Ils arrivèrent enfin au batelet qui devoit ramener le bonheur à Zilia, et le rendre à Thésandre. -- Il y plaça son père. -- Amyntas serra tendrement son ami

contre son cœur, et suit de l'œil la barque légère qui s'éloigne trop vîte à son gré... Seul sur le rivage, il adresse au ciel des vœux qui les accompagnent.

Philétas disoit à son fils... Combien de fois j'ai passé cette rivière!.. Alors les râmes, que je ne pourrois soulever, me paroissoient légères... Je me rappelle un temps plus reculé encore où elles m'eussent semblé bien lourdes... J'ai retrouvé la foiblesse de mes jeunes ans... mais non l'espoir qui les embellissoit... Ils abordent... Thésandre conduit son père vers Hélène... Dans ce même moment, Zilia, que sa mère pressoit d'épouser Ménalque, venoit de lui tout avouer... Philéras entra le premier, trouva Zilia aussi belle que son fils la lui avoit annoncée....

Hélène, dit le vieillard, je fus l'ami de votre père ; mon fils est amoureux de Zilia ; vous connoissez mes richesses... Voulez-vous resserrer les nœuds qui m'ont uni à mon digne ami ?-- Hélène repondit. -- Philétas, les vertus de votre fils me sont connues... Zilia l'aime ; je consens à leur union. -- Mais promettez moi de demeurer avec nous... Nous aurons alors deux enfans pour nous aimer, et nous serons deux pour en jouir... Zilia tremblante n'osoit regarder Thésandre, qui, interdit lui-même, ne disoit rien. -- Il est un silence éloquent... supérieur à tous les discours.... Alors l'embarras, le regard, tout s'annonce à l'ame ; on y perdroit à vouloir s'exprimer... On décida que le mariage se feroit après les vendanges ;

une chaumière voisine fut destinée à Philétas et à Thésandre. -- Mysie ne tarda point à venir féliciter son amie... Ménalque bientôt apprit son malheur... Il vint chez Hélène. -- Je voulois assurer la félicité de ma fille, dit cette bonne mère ; personne plus que vous n'étoit digne de mon choix... Mais son cœur étoit prévenu. --- Il suffit, reprit Ménalque ; qu'elle soit heureuse. --- Et vous, jeune berger, dont j'envie le bonheur, méritez-là toujours... Il sortit rêveur... Un soupir de Zilia le suivit... Un bon cœur s'arrache à la félicité même pour plaindre l'infortune, sur-tout quand il en est la cause involontaire.

Amyntas, resté long-tems immobile sur le rivage, avoit seul regagné sa champêtre habitation...

Trois jours s'écoulèrent... Il est donc heureux, s'écria-t-il, heureux lui-même du bonheur de son ami... Mais un souvenir le rendit à sa première douleur. --- Cabane, où je vais vivre isolé, devenez la retraite du pauvre, et qu'au moins la bienfaisance me console des disgraces de l'amour... A ces mots, il arrache toutes les fleurs qui décoroient son asile, ornement superflu au pauvre, et importun à l'infortuné... Il ne laisse que les arbres; réunit, multiplie les cyprès, enlace cet arbre, appelé saule pleureur, dont les foibles rameaux retombant de toutes parts, annoncent l'accablement. --- Alors, traînant une pierre à l'entrée de sa cabane, il la place de manière à fixer l'attention des voyageurs, et grava cette inscription :

Ici, souffrant et malheureux,
Gémit un triste solitaire ;
Il aima tendrement une beauté légère,
Et ne dut qu'à l'amour son destin rigoureux.
Voyageurs égarés par un hasard funeste,
Pour vous ce séjour va s'ouvrir...
C'est le seul plaisir qui me reste ;
Sans celui d'obliger, j'aurois voulu mourir...

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

ZILIA.

CHANT CINQUIÈME ET DERNIER.

Les Rois la méritent moins
que les Bergers.

MONTESQUIEU, Temple de Gnide.

ZILIA.

CHANT CINQUIÈME.

L'AUTOMNE étoit abondante, déjà le gai villageois comptoit ses tonneaux : on entend retentir le bruit des maillets rassurant les cercles que la chaleur avoit desséchés ; le pressoir attend le raisin. --- Bientôt les petites forêts de vignes se remplissent de vendangeurs. . . . Ils chantent plus leurs plaisirs que leur richesses. . . . La grappe la plus belle est toujours offerte ou échangée. . . . . Ils semblent plus empressés de donner que de recueillir.

Zilia, Thésandre, travaillent avec ardeur... A chaque canton vendangé, ils se disent, le jour s'ap-

proche, et eux seuls peut-être se plaignent de l'abondance...... Une journée restoit encore, et ces amans la trouvoient de trop dans leur vie.... Hélène, Philétas, jouissoient de leur impatience, quand le vieillard se sentit atteint d'un mal subit et violent.... Sa pâleur l'annonça..... et sa foiblesse jeta l'effroi dans toute la chaumière... Thésandre à genoux, tenoit sa main presque glacée, appuyée sur son cœur.... Zilia, debout et tremblante, n'osoit respirer.... Hélène lui prodiguoit des secours : long-tems insensible, il redouble les alarmes de ce qui l'entoure. --- Il revient enfin à lui, promène ses regards sur ces jeunes amans, lit dans tous les yeux l'intérêt qui s'effraie, et le désir qui

espère. . . . Ranimé, il presse la main de son fils, en lui disant. . . . Thésandre, j'ai cru que j'allois te quitter, mais la nature m'accorde encore quelques jours, que je lui demandois pour être témoin de ton bonheur. . . . Déjà mes contemporains ont disparu de la terre; moi seul ai résisté au tems : semblable à la feuille du chêne, qui, bien que desséchée, demeure l'hiver sur l'arbre qui lui donna naissance; tandis qu'elle voit éparses autour d'elle, celles des autres arbres qui l'environnent. . . . Mais, mon fils, bientôt il faudra nous séparer -- et ce sera mon seul regret. . . . Mes jours furent paisibles. . . . le soir en est calme. . . . la nuit en sera douce. . . . J'ai vécu avec innocence.... je mourrai sans alarmes...

Ne me pleurez pas. . . . . mais faites-moi revivre parmi vous. --- Nous existons, tant que le souvenir nous conserve. . . . Faites souvent le bien pour vous-même, et quelquefois pour ma mémoire. -- Oh ! mon père, dit Thésandre, ne mêlons pas cette triste idée à la joie de vous voir rendu à nos vœux. --- Célébrons au contraire ce beau jour par un bienfait. . . . Nous chercherons le plus pauvre du hameau ; je lui donnerai une cabane. . . . Ce projet fut exécuté. . . . Le plus affligé fut bientôt découvert ; le malheureux étoit orphelin.

Qu'il est à plaindre l'infortuné, qui, deux fois dans sa vie, arrosa de ses larmes la tombe chérie et sacrée des êtres précieux qui lui ont donné le jour ! . . Celui qui n'a

plus de père pour ami et pour guide, de mère pour recevoir ses épanchemens et ses caresses..... On peut renouveler tous les nœuds, en multiplier plusieurs..... mais on ne peut retrouver ces liens si chers de la nature.... Ames tendres, pleurez sur moi..... Je ne puis prononcer qu'avec larmes ces titres si doux.... Jamais une voix chérie ne m'appellera ma fille....

Tandis que ces événemens remplissoient d'émotion la cabane d'Hélène, le sensible Amyntas sentoit chaque jour s'accroître sa tristesse; hélas! disoit-il, voilà l'automne qui s'écoule.... l'hiver lui succédera.... chaque jour créera un nouveau regret.... tout va périr autour de moi.... feuillage.... gazon.... et ces tendres oiseaux

dont le chant adoucit quelquefois ma misère.... Je n'entendrai plus leur douce voix.... Renfermé dans cette sombre enceinte, je ne pourrai plus trouver dans la campagne un site heureux, qui fasse diversion à ma douleur.... Bois touffus.... émail des prairies.... verdure.... vous ne reposerez plus mes yeux fatigués de pleurs.... Il viendra ce tems où le jour se fait attendre, où la nuit s'empresse, où le deuil est répandu sur toute la nature..... Amyntas sera seul dans cette solitude. Hélas !

Déjà la sensible fauvette
Digne d'un sort moins rigoureux,
Fait à l'amant qu'elle regrette,
En mourant, ses derniers adieux.

Une mort douloureuse et lente
Moissonne le chantre des bois,
Et la tourterelle expirante
Gémit pour la dernière fois.

Le premier poëte fut sans doute un amant isolé et malheureux.... La première chanson une confidence. ... Le besoin d'épancher sa peine dans la solitude la lui fit raconter aux bocages, aux montagnes. ... écho en répéta les derniers sons, et cet accord harmonieux lui donna l'idée de la rime.

Un jour, plus mélancolique, il étoit resté long-tems près la rivière qui le séparoit de son ami. --- Il regagnoit à pas lents sa cabane. --- Sa chèvre vint au-devant de lui; elle sautoit, et lui témoignoit un empressement plus vif.... Il entre avec elle; est frappé, en trouvant sur une petite table, une corbeille de jonc, un ruban.... Il s'approche; lit le nom de Thésandre et des vers.... Surpris, il cherche

qui a pu déposer là cette corbeille. . . . . Il sort, et bientôt une jeune fille, que sa chèvre caressoit, attire ses regards. . . . Il s'avance, c'étoit Sylvie. . . . . Il fait un cri, veut fuir, les forces lui manquent... Il tombe à genoux, éperdu de foiblesse, d'amour et de surprise. --- Sylvie, tremblante, interdite. . . . s'arrête un moment. . . . mais bientôt elle se précipite dans ses bras, et le serre contre son cœur. . . . Qui peut rendre ce moment, où mille émotions réunies se confondent ? Il faudroit les séparer pour les peindre, et elles perdent tout en perdant leur ensemble. --- Le cœur qui les sent ne sauroit les exprimer : celui qui les a éprouvées, se trouble, s'il se les rappelle. L'indifférent qui imagine, ne sauroit les deviner. . . . .

Pourquoi venez-vous, s'écrie Amyntas, dans ce triste séjour ? venez-vous accroître des maux ?... Non, non, interrompit Sylvie, tu m'as cru coupable, je n'étois que malheureuse... Ciel, dit Amyntas ! et Erasme ? Erasme est l'époux de Doris... Amyntas se relève, la presse dans ses bras... la fait asseoir dans sa cabane... et se livre aux plus douces espérances... Amour, toi seul peux en un instant effacer mille maux... toi seul peux tout remplacer, tout surpasser... Le cœur heureux, parce qu'il aime, ne connoît plus d'infortune. Sylvie reprit ainsi : Tu te rappelles que, dans notre dernier entretien, mon père nous sépara au moment où j'allois te répondre... Dès que je me trouvai seule avec Erasme... je lui dis...

Erasme, vous êtes jeune, bien fait; vous avez de belles prairies... Avec ces avantages, vous serez aimé des plus jolies bergères... Pour moi, j'aime Amyntas, qui ne possède rien au monde que mon cœur... Faites retarder notre mariage, puis refusez de m'épouser... Je voudrois que mon père ne sût pas que c'est pour Amyntas... Il nous arracheroit l'un à l'autre... Je vous entends, reprit Erasme... Comptez, aimable Sylvie, que je vous obéirai. -- La main n'est rien sans le cœur... et j'aime votre franchise, qui nous épargne à tous deux des jours pénibles... Je revins contente; je te cherchai pour t'annoncer cette nouvelle... Le jour se passe... personne ne put m'apprendre ce que tu étois devenu. -- Mon père parut

inquiet... Je n'osois rien dire.... Erasme, exact à sa promesse, fit retarder l'hymen. -- Bientôt il confia à mon père qu'il aimoit Doris... Pour moi, perdant l'espérance, je ne cachai plus mes sentimens ni ma douleur... J'avouai tout, malgré la colère de mon père... Tu as certainement entendu parler de l'orage affreux qui a désolé nos contrées... Je ne me doutois pas que ce seroit lui qui nous réuniroit. -- Le vent renversa nos moissons; le tonnerre brûla notre chaumière; la tempête brisa nos arbres... Presque tous nos troupeaux périrent, et la misère devint notre partage... Mon père alors se retira avec moi chez un de nos parens, qui est pêcheur... Il travaille et s'afflige... Pour moi, qui, depuis ton absence, ne pouvois

concevoir de nouveaux malheurs... je le sers avec zèle... Songer à toi... étoit l'occupation de mon cœur... Quelquefois je pensois.. Si Amyntas étoit avec nous, il souffriroit de nos peines... et cette idée modéroit la mienne... Il y a quelques jours qu'en retirant nos filets, j'y trouvai cette corbeille qu'ils avoient arrêtée. --- Les vers que je lus sur le ruban, m'apprirent que tu n'étois pas le seul amant malheureux et injuste... Je sentois si bien le regret d'être accusée, que je me promis de servir celle dont le sort étoit si conforme au mien... Je m'informai de Thésandre; on m'indiqua cette chaumière... Je suis venue, et j'ai pleuré, en lisant une inscription, gravée sur une pierre ici près... Je crus reconnoître ta main. --- Le

cœur me battoit... mais j'entrai, sans me livrer à aucune espérance. -- Je plaignois l'amant affligé qui habitoit ce séjour... Je me faisois une joie de calmer sa peine... et l'amour voulut que le bonheur que je croyois donner fût le mien...

Amyntas à genoux, couvroit de baisers une main que Sylvie lui abandonnoit. Ah ! dit-il, en la conduisant avec transport à la fenêtre de sa cabane, je suis riche à présent, ma Sylvie... Cette chaumière, ce petit verger... ce bocage, sont à moi... Allons vers ton père ; qu'il nous unisse, et qu'il vive avec nous... Ils partent... Le voyage fut court... Amour a des ailes... Ils arrivent chez Damete ; son étonnement fut égal à sa joie... Le mariage fut bientôt convenu. --- Mais Amyntas, au

comble du bonheur, ne pouvoit oublier l'amitié et la reconnoissance... Amant tendre, il étoit ami sensible... Les vertus se tiennent... et aiment à se trouver ensemble.... Dans le cœur où nous en connoissons une bien vraie, soyons sûrs qu'elle n'est pas seule... Il raconte à Damete ce qu'il devoit à Thésandre, et vouloit annoncer sa félicité à qui avoit partagé et adouci sa peine... Sylvie et Damete voulurent être du voyage... Ils se mirent en route, sans oublier la corbeille, source de tout ce qui leur étoit arrivé d'heureux. Amyntas vola chez Philétas... Sylvie remit à Zilia sa corbeille... La bergère rougit, en voyant qu'une autre que Thésandre avoit lu les expressions de son amour... Mais dès qu'elle entendit

nommer Sylvie, elle fut bien aise de n'avoir rien à dissimuler... Il fut arrêté que ces quatre amans s'uniroient le même jour, et on choisit le plus prochain... Mysie, l'aimable Mysie, sentoit et augmentoit le bonheur de son amie... Zilia la plaça toujours dans son cœur après son époux et sa mère... Enfin, ils furent unis, et l'hymen, qui fait si rarement deux heureux, s'applaudit de la double chaîne qui assuroit leur félicité... Ils vécurent fidèles et contens... Leurs enfans eurent leurs vertus et leur bonheur...

FIN.



